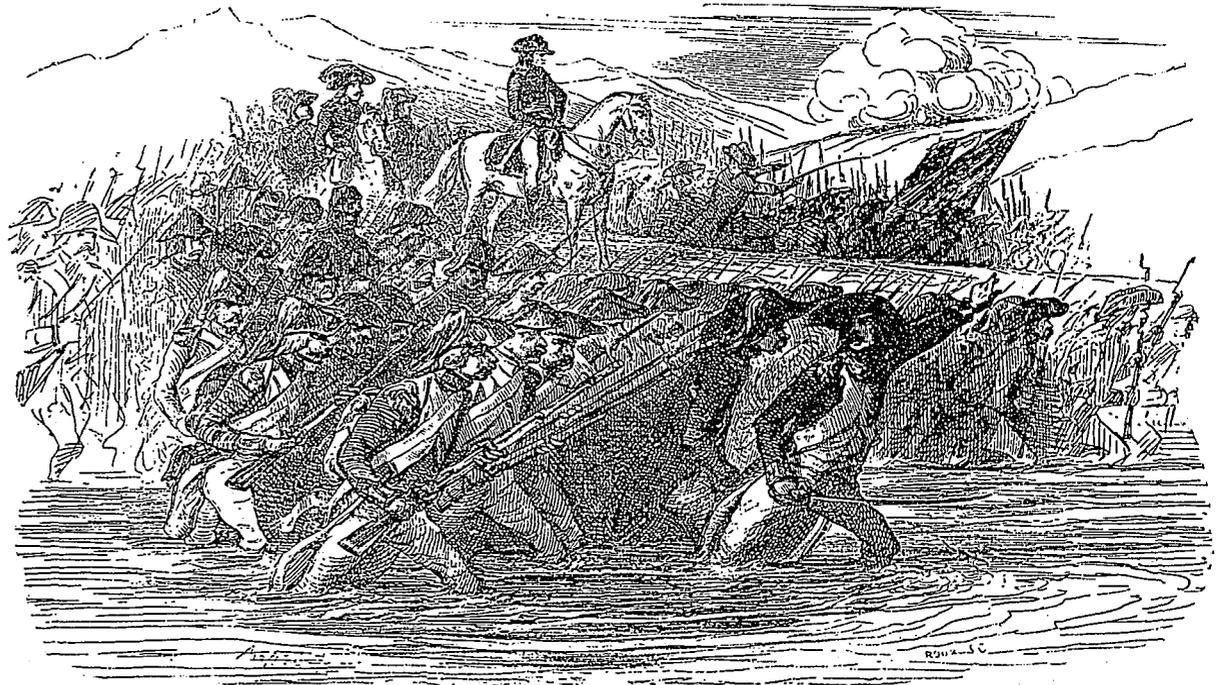


“ vos désirs. La République française a manifesté souvent à Sa Majesté le désir de mettre fin à cette lutte cruelle ; elle persiste dans les mêmes sentiments. Je ne doute pas, après la conférence que je viens d'avoir l'honneur d'avoir avec vous, que sous peu de jours la paix ne soit enfin rétablie entre la République française et Sa Majesté”. Le soir, la suspension d'armes fut signée pour cinq jours. Dans cette conférence préliminaire avec les plénipotentiaires autrichiens, Bonaparte leur dit : “ Votre gouvernement a envoyé contre moi quatre armées sans généraux, et cette fois un général sans armée.” Adroit et noble éloge adressé à l'archiduc Charles.

Cet armistice, qui s'étendit aux armées du Tyrol, donna une nouvelle ligne à l'armée française. Sérurier occupa la forte ville de Gratz. Bonaparte transféra lui-même son quartier général à L'éoben, et son avant-garde jusqu'à Bruck, où s'établit Masséna. Ses avant-postes couronnaient les hauteurs et couvraient les pentes du Simmering.

En recommençant la campagne sur le Tagliamento, Bonaparte avait eu pour but de s'ouvrir la route de Vienne, comme le seul moyen de parvenir à la paix ; mais voulant ne pas laisser derrière lui, pendant qu'il combattait au delà des Alpes tyroliennes, une puissance ennemie ou une alliée douteuse, il avait continué avec l'État de Venise les négociations entamées en juin et juillet 1796. Aux ouvertures que lui faisait la France par l'intermédiaire du général en chef de l'Armée d'Italie, ce gouvernement oligarchique avait répondu d'une manière évasive, et continué d'armer en secret. Bonaparte, à qui rien n'échappait, s'adressa directement au provéditeur Battaglia, dont les opinions répondaient à ses vues, et dans plusieurs conférences qu'ils eurent ensemble, il employa les arguments les plus décisifs pour engager l'État de Venise à sortir des voies tortueuses de sa vieille politique, à lier franchement ses intérêts avec ceux de la République française. A cette même époque, par une juste représaille, les Français étaient entrés à Peschiera, qui précédemment avait reçu les Autrichiens, et Vérone s'était trouvée contrainte d'ouvrir ses



Napoléon au passage du Tagliamento.—(Dessin de Raffet.)

portes au vainqueur de Beaulieu. Les propositions bienveillantes de Bonaparte avaient été éludées par le sénat, qui comptait sur les victoires de l'Autriche ; mais les défaites successives de Wurmser et d'Alvinzy n'avaient pas tardé à produire une impression profonde sur les habitants de la plus grande partie des villes de la terre ferme et vénitienne : Bergame et Brescia, ses deux principaux municipes, s'étaient confédérés avec Milan, capitale de la république lombarde, avec Bologne, capitale de la république transpadane, et, sous la direction de leurs familles patriciennes, s'apprétaient à faire cause commune avec les Français.

Il restait au général Bonaparte une question difficile à résoudre, et c'était la question principale, celle d'aller conquérir la paix, non plus sur le territoire de Venise, mais dans le cœur même de l'Al-

lemagne, sur la route de Vienne. Telle fut la cause déterminante de la campagne du Tagliamento. Or, pour marcher contre l'archiduc, il lui fallait laisser derrière lui une population de trois millions d'hommes facile à soulever et plus que suffisante pour gêner considérablement sa retraite, pour détruire même son armée s'il éprouvait quelques revers, pour intercepter ses convois pendant qu'il se porterait en avant. Ces considérations le décidèrent à demander au sénateur Pesaro une entrevue dans laquelle, après lui avoir offert l'amitié de la France et la garantie de toutes les possessions vénitienes de terre ferme, dont une partie avait déjà levé l'étendard de l'indépendance, il lui proposa de déclarer la guerre à l'Autriche et de fournir un contingent de dix mille hommes à l'armée française, lui donnant, en outre, le conseil aussi amical que